Document généré le 19 avr. 2024 18:27

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Asile de givre

Lyne Richard

Numéro 73, été 1997

Le silence

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14777ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Richard, L. (1997). Asile de givre. *Moebius*, (73), 99–100.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LYNE RICHARD

Asile de givre

Je me suis tue

Le frisson de la chute
immobile et ravi
je me suis tue
dans un asile de givre

un autre silence a surgi
et puis un autre
ils n'en finissaient pas
de rouler mes désordres
cet hiver-là le ciel a mangé tout cru
le champ jauni de novembre
et ton nom sur une carte postale

l'échappée infiniment douce
de l'odeur des chambres
entre l'abandon et le miel
j'ai traversé notre mémoire
avec les souliers fragiles
de celles qui ont vu des peines
accrochées aux poteaux des clôtures

J'ai noirci les pins de toutes les fenêtres
sur ma nuque l'hiver n'avait pas besoin
de cette solitude exacte
tu aurais aimé sur mes lèvres
la tentation de dire
la douleur
le poids des regrets sur nos cendres

je me suis tue
le chien a hurlé pour deux
la neige a fait mal aux yeux
une artère a claqué au nom de l'amour
la lumière s'est renversée sous ta voix
un cortège de nuages a embrasé mes peurs
il faut à l'hiver beaucoup plus qu'un corps blessé
pour que la mémoire déraille

je me suis tue
les yeux ouverts
les yeux d'avant ta peau
j'ai ramassé un paysage
à l'infini du ciel
un arbre a dansé sur la pointe des pieds
j'ai lâché sur le parquet
les dimanches amoureux
les papillons de nos bouches
les poèmes éteints sous la neige
à mille kilomètres de toi
j'ai accueilli l'absence
profondément
j'ai étranglé mes cris à mains nues
sur un matin bleu
j'ai étendu mon amour dans un cahier
le cœur arrêté entre deux lignes
juste avant l'odeur de la terre
et la promesse des égarements

avec mes dix doigts
j'ai palpé l'ivresse de vivre
j'ai mordu ta trace dans la poussière
fissuré les trous de l'âme

fidèle
le silence a ouvert une fenêtre

j'ai reconnu le bruit des oiseaux